

## À la recherche d'une écoute

L'attitude courante à l'égard « du bruit » est de se boucher les oreilles, ou de se plaindre, Or, derrière cette notion abusivement générique de « bruit », se cachent beaucoup de pièges, qu'il faut prendre soin de dépister pour ne pas être sa propre victime : se battre contre les bruits, c'est se battre contre les autres (on ne porte pas plainte contre soi !), et c'est une bien piètre façon d'améliorer la cité, la sociabilité et la citoyenneté. En revanche, écouter, c'est se former, c'est s'instruire, c'est affiner ses désirs, écouter ceux des autres, c'est chercher des relations, faire des choix instruits, les souhaiter à plusieurs, se construire une culture du sonore, ne pas se penser en dehors d'une existence collective. Écouter, c'est objectiver son audition et ne plus entendre à travers les grossissements de l'affect, des états d'âme du moment, à travers son mécontentement de l'existence de l'autre à nos côtés, à travers un fatras d'impressions plus subjectives qu'objectives.

Écouter, c'est se rendre compte qu'on achète des maisons, des aspirateurs, des voitures sans les avoir entendus au préalable, c'est réaliser que le commerce est libre de vendre n'importe quoi puisque nous ne lui imposons pas notre goût, notre sensibilité, notre désir de bien vivre. Alors, le comble, c'est qu'on peut toujours demander à « tous » (pronom impersonnel à souhait) de faire moins de bruit (sorte d'appel moralisant, totalement coupé de la culture des gens, et surtout de leur vie commune locale), pendant ce temps, dans leurs recoins paisibles et tranquilles, rien n'empêche les architectes, les élus et les industriels de continuer de produire ce qu'ils veulent, en se suffisant des normes quantitatives en matière de bruit. Comme si la notion de bruit pouvait se réduire à ce bien maigre paramètre qu'est l'intensité (pour lequel la loi travaille et c'est tant mieux), comme si une goutte d'eau faisait « plus de bruit » qu'un train (puisque'on dort au contact du second et difficilement de la première), comme si nous étions devenus tous des brutes, incapables d'apprécier la sonorité d'une rue, le timbre d'une cloche, l'ambiance d'une gare, le sifflement d'un téléviseur, la pesanteur fatigante d'une climatisation, la maigreur et la pauvreté harmonique des signaux électroniques des jeux de nos enfants, etc.

Non, vraiment, il faut commencer à écouter, se former soi-même, ne plus se prendre pour un sonomètre, mais pour une personne de chair, avec ses sens, ses émotions, ses attaches, ses amours, ses reconnaissances, sa modernité.

Nous cherchons à progresser sur les quantités et les intensités sonores PARCE QUE (et seulement parce que...) ces paramètres entrent dans les critères normés de QUALITÉ SONORE.

Enfin, si nous souhaitons progresser sur l'environnement sonore, il nous faut nous engager collectivement, c'est-à-dire faire de ce sujet un thème de lien social, et non de déchirure ou d'exclusion.

Il est vrai que les difficultés de communication et de formation sont importantes. L'ouïe est un sens difficile d'accès, difficile de pensée, difficile à partager, et ce pour des raisons très multiples qui tiennent à la subjectivité, à la nature volatile et non consommable du son, à l'absence de vocabulaire populaire pour en parler, à l'absence d'une pédagogie de l'écoute, etc. Il nous faut donc retravailler à son énonciation et surtout à sa pratique quotidienne, professionnelle, ordinaire (la vie publique), extraordinaire (les concerts), etc.

Le travail culturel et technique sur l'environnement sonore a effectivement commencé, mais depuis peu d'années. Il est capital de former les administratifs, les élus, les fonctionnaires, les techniciens, les ingénieurs tout aussi touchés que les autres par une forte ignorance du sujet, mais plus exposés à prendre des décisions irréversibles. Nous ne ferons rien sans eux, mais le pire est qu'ils ne savent pas eux-mêmes que c'est leur propre intérêt de cultiver une réelle culture sonore, ou font mine trop souvent d'être limités par des contraintes économiques (sacrifiant aux responsabilités politiques).

Se demander aujourd'hui ce qu'est la qualité sonore urbaine, c'est commencer à chercher à développer des critères. Chacun de ces critères constitue un outil d'appréhension qui doit être confronté à la finalité de l'espace urbain envisagé, pensé culturellement. Songeons à des critères d'organisation ou de structure sonore – les variations de densité, le contournement de la continuité et la recherche de la discontinuité (spatialité) –, songeons à privilégier l'alternance sur la permanence (temporalité). Songeons à surveiller la relation au lieu (activités, histoire, pratiques diverses), à en faire un témoin volumétrique juste (sensations de distance, de volume et de densité correctes), offrant la possibilité de contrastes (gros plans/plans lointains). Et puis ayons le souci de privilégier la relation acoustique du

son à sa source (éviter les diffusions artificielles), et la relation instrumentale du son à sa source (c'est une action qui produit le son plutôt qu'une mécanique – sans expression).

Personne aujourd'hui – sauf quelques spécialistes –, ne s'intéresse assez aux paysages sonores. Toute la mémoire est une mémoire de la parole ; dans notre civilisation, la parole est la grande maîtresse, prioritaire et souveraine. Ce qui est indicible – le paysage sonore, par exemple –, tout ce qui ne se dit pas de façon rationnelle, sous forme d'énoncé, est comme laissé pour compte. La société occidentale a été envahie par une obsession du silence à laquelle seule la parole est invitée à échapper. Les minorités commencent à pouvoir parler, mais elles ne peuvent que parler, rarement faire entendre des choses qu'elles ne sauraient dire. Leur seule possibilité de sortir du silence auquel elles ont si souvent été assignées est de se placer sur le terrain du pouvoir, c'est-à-dire celui de la parole. Le caractère parfois complexe de leurs revendications les inciterait pourtant à dire les choses sans les énoncer de cette façon : admettrait-on qu'une minorité veuille prendre la parole sans employer de mots ? On nous somme constamment de dire, de nous expliquer, et/ou de nous taire. Nous ne sommes pas réductibles au verbe.

Pour moi, la ville est le creuset de toutes les influences sensibles de chacun. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce ne sont pas tant les services qu'elle nous rend qui sont les qualités premières de la ville ; ses qualités premières, ce sont ses qualités secondaires.

Quand on vous fait traverser une route au moyen d'un passage clouté, vous vous dites : il sert à cela. Mais en fait, la raison principale qu'auront les gens d'emprunter ce passage clouté sera liée aux conditions dans lesquelles sa fonction s'exerce, et non pas seulement à sa fonction elle-même. Ce sont des choses acquises, inéluctables : des détails d'odeurs, de couleurs ; des éléments d'ordre social, culturel.

Entendre loin par exemple est une chose à laquelle je suis très sensible. Ne pas se limiter à ce que nous disent les murs, augmenter notre champ de visibilité, d'audibilité et donc d'intelligibilité.

Tout est inéluctablement sonore. Les murs, par exemple, jouent un rôle technique majeur (le mot est incroyablement faible !) dans la circulation des sons, dans leur propagation ou leur absorption, dans la diffusion et la modification fine ou brutale de leur intensité, de leur forme, de leur timbre, de leur couleur, de leur précision. Les murs sont les séparations individuelles et publiques de la ville, ils interviennent de façon radicale dans l'identification et l'évolution du sens des sons. Là, vous croyez que c'est moi qui parle alors qu'en fait je ne suis pas tout seul. Je me sers de tous les supports durs et mous qui nous entourent pour parler. Inconsciemment, on se parle sur un certain ton parce que nous sommes tous capables de nous ajuster, de réagir au volume dans lequel nous nous trouvons.

Je ne cherche pas à réhabiliter le bruit mais les gens ! Quand je dis que les voitures font de moins en moins de bruit, ce qui n'est pas plus mal, mais que je regrette les casseroles qui sonnaient et les cuillers en bois qui chuchotaient, c'est à l'ouïe et au charnel que je m'adresse. Je ne suis pas un ancien combattant des matériaux ou de la vie de nos grands-pères, mais on est en train de nous transformer en appuyeurs de boutons. Autrefois, nous étions des auteurs de bruits. Un ouvrier artisan est comme un claveciniste. S'il regarde son instrument, il ne se passe rien. C'est seulement quand il le touche que ça sonne.

On nous a remplacé des bruits distincts, dont nous étions les instrumentistes, par des bruits continus, dont nous ne sommes plus les acteurs. Les nuisances physiques se transforment en nuisances mentales, en agressions permanentes avec impossibilité de se défendre puisqu'il faudrait le faire en continu.

Nous sommes des utilisateurs de la ville, ayons du plaisir et souhaitons la stimuler. Servons-nous de notre écoute, essayons de limiter nos états d'âme. On ne se bat bien contre un bruit que lorsqu'on le connaît. C'est a contrario avec du psychologique ou de l'affect individuel qu'on fait de l'embourbement social ; il faut arriver à écouter les choses pour ce qu'elles sont. On se rend compte alors que certaines d'entre elles sont fines et que, en revanche, d'autres, que l'on avait finalement absorbées, « banalisées », sont bien plus dangereuses, . Et on recentre notre vrai combat ; on a une relation beaucoup plus sensible, poétique à l'espace ; on apprécie des choses auxquelles on n'avait pas prêté attention en les pensant sans intérêt.

Un espace public réussi est un espace qui permet le débat. Certains agissent en pensant que le temps de leur action leur appartient. Chacun se croit propriétaire du temps. Or le temps acoustique n'est jamais individuel, il est toujours collectif. D'où l'idée que l'espace public, ou prétendu tel, devrait être toujours ouvert pour que l'on sache où sont les autres et ce qu'ils font, afin d'assumer d'abord la question du temps collectif ; chacun se glissera ensuite comme il peut dans cet espace et y trouvera sa place tout seul. Puisque tout a été divisé en espaces « privatifs », tout le monde croit qu'il suffit de clore l'espace – c'est ce que font certaines architectures, pour enclorre le temps, pour disposer de son petit temps à soi. Mais tout acte sonore dans un espace intègre son auteur au temps des autres. Quand on évoque la campagne, on ne parle jamais d'espace public, comme s'il n'y avait pas d'espace public à la campagne. Pourtant, les chemins y sont publics. Pourquoi, alors, ne les qualifie-t-on pas d'espace public ? Parce qu'il n'y existe pas d'espaces ressentis comme privés. C'est la notion d'espace privé qui crée celle d'espace public : s'il y a des maisons individuelles, alors il y a un espace public ; s'il n'y a pas de maisons, il n'y a pas d'espace public. Dans la nature, l'espace n'est pas public, il est à tout le monde. Il en devient plus intéressant car il est réellement universel, il est le monde. La notion d'espace public ne circonscrit que les espaces des voies et des parcs, comme si les maisons n'en faisaient pas partie. L'idée, politique, que j'essaie de défendre, c'est que toutes nos maisons appartiennent aussi à l'espace public, et que chacun de nous constitue cet espace public. On pense toujours à l'autre en termes de contraintes – comment faire pour qu'il respecte mon espace, et comment faire pour respecter le sien ? Or, que sont nos espaces, sinon l'espace commun ? L'espace de la république, c'est l'espace des conditions que celle-ci met en œuvre, avec l'argent collectif, pour permettre l'égalité de tous devant les sons, en l'occurrence, et garantir la participation des gens à leur propre histoire. Dans l'idéal, il s'agit d'une république au sens philosophique, qui ne condamnerait aucune possibilité mais en ouvrirait.

Je voudrais que nous nous laissions entrer dans les sources et les ambiances, que nous les travaillions, que nous les entendions, que nous éprouvions du goût et du plaisir à les percevoir, que les gens vivent avec elles, que nous entendions le paysage sans nous dire qu'« il ne se passe rien », autrement dit que nous l'entendions en sachant qu'il mérite d'être entendu. Et je ne dis même pas « écouté » – tout le monde croit qu'il faut s'arrêter pour écouter, comme si le violoncelliste en concert s'arrêtait de jouer pour pouvoir écouter l'orchestre dont il fait partie ! Voilà encore une conséquence du pouvoir de la parole, on ne peut pas parler en même temps qu'un autre. Dans la musique, c'est tout à fait différent, on peut jouer, on doit jouer en même temps que les autres – comme tout ce qu'on fait dans le reste de la vie ! Dans le paysage sonore, nous pouvons tous produire des sons simultanément et, pourtant, tous nous écouter. Et sans doute s'écouterait-on d'autant mieux que l'on émettra ces sons en même temps : on participera alors à la composition et à l'élaboration du paysage sonore. C'est l'inverse de la parole. C'est un milieu parfaitement démocratique, non parce qu'on se serait entendu à un moment donné, ce n'est pas de l'ordre du contrat et encore moins du dialogue, c'est tout simplement une pratique permanente, simultanée et collective : c'est un état extra-ordinaire puisque nous ne savons pas, justement, de quelle manière le mettre en pratique. Sans doute pouvons-nous le faire spontanément, mais nous ne savons pas le goûter sans avoir à l'écouter de manière volontaire. Nous ne savons pas pratiquer ce que j'appelle l'entente, c'est-à-dire profiter de cette capacité que nous avons – de façon non volontariste et sans qu'il soit besoin de nous arrêter dans un état de contemplation – d'être complètement à notre place et d'avoir en même temps conscience que quelque chose se joue, qui passe par l'oreille.

Une culture de l'écoute développe une culture du regard. D'une manière générale, l'approfondissement d'un sens profite au développement des autres sens, car tous les modes de perception sont liés. C'est ainsi que la culture d'un sens particulier appelle une réflexion philosophique, politique ou idéologique : en rejoignant celle qui se développe chez d'autres à partir d'autres sens, ou d'autres réflexions.